

La télévision et ses critiques

Un journalisme en « simili » ?

Television and its Critics. An imitation Journalism ?

Brigitte le Grignou



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/1737>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.1737](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.1737)

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2008

Pagination : 243-262

ISBN : 978-2-86480-981-4

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Brigitte le Grignou, « La télévision et ses critiques », *Questions de communication* [En ligne], 14 | 2008, mis en ligne le 23 septembre 2015, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/1737> ; DOI : [10.4000/questionsdecommunication.1737](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.1737)

> NOTES DE RECHERCHE

BRIGITTE LE GRIGNOU

Institut de recherche interdisciplinaire en sociologie, économie
et science politique
Université Paris Dauphine
b.legrignou@free.fr

LA TÉLÉVISION ET SES CRITIQUES. UN JOURNALISME EN « SIMILI » ?

Résumé. — La professionnalisation des journalistes « télé », en lien avec la banalisation, la commercialisation et l'audience de masse de la télévision, loin de leur conférer autonomie et légitimité, tend à les cantonner dans une spécialité dévaluée. Ils apparaissent particulièrement exposés à la « misère de position » dont rendent compte tant leur conception et les conditions d'exercice de leur métier (notamment les « délicats » rapports aux sources) que leur place dans la hiérarchie journalistique. Toutefois, les contraintes de cet espace spécialisé ne pèsent pas également sur tous les acteurs, qui mobilisent leurs ressources respectives pour expérimenter différentes manières d'être journaliste « télé », différentes manières d'exister aux marges, du journalisme et de la critique.

Mots clés. — Critique(s) de télévision, journalistes spécialisés, rubrique « Télévision-Médias », professionnalisation journalistique.

« On peut écrire ce qu'on veut sur la télé, ça ne revient jamais, ça ne fait jamais débat, ça n'est jamais repris, ça n'existe pas », constatait le critique de cinéma, Serge Daney (2003 : 85), alors en charge de la rubrique « Télévision » au quotidien Libération. Le constat donne à voir la « misère de position » de ces journalistes « jamais repris », inaptes à susciter le débat, à apparaître comme spécialistes d'un objet dont tout le monde parle, dont les propos sans échos semblent rester sans public, tout au moins, le public qui compte, celui des pairs, celui des « décideurs ». On se souvient que l'expression désigne, dans la sociologie de Pierre Bourdieu (1993 : 16), « l'expérience douloureuse que peuvent avoir du monde social tous ceux qui [...] occupent une position inférieure et obscure à l'intérieur d'un univers prestigieux et privilégié » ; « petite misère », relative au point de vue de celui qui l'éprouve ; « petite misère » à laquelle apparaissent particulièrement exposés les journalistes télé¹. Car ceux-ci, au regard de leur place particulière au sein de leur journal ou/et au sein de l'espace journalistique, de leur activité singulière entre deux médias, entre journalisme et critique, au regard de l'univers qu'ils couvrent et de leurs rapports à leurs sources, apparaissent comme les experts d'une spécialité peu valorisée qui les situe au bas de la hiérarchie des spécialités professionnelles : la rubrique « Télévision », à l'instar du sport, relève exemplairement de ces spécialités « relativement basses sous le rapport de la réputation professionnelle [et qui] peuvent devenir stratégiques [...] parce qu'elles visent un large public » (Marchetti, 2002 : 32).

¹ Le matériau de cette étude est constitué par les pages « Télévision » de 6 quotidiens nationaux, par un échantillon d'hebdomadaires de programmes de télévision, sur la période 2005-2006, et par des entretiens avec les journalistes des rubriques « Télévision » et « Média » de ces journaux. Je tiens à remercier pour leur disponibilité : Claude Baudry, responsable de la rubrique « Médias Télé », *L'Humanité* (30/06/05) ; Hacène Chouchaoui, journaliste, *Télé 7 Jours* (07/07/05) ; Corinne Calmet, responsable du service « People télévision et showbiz », *Télé Loisirs* (07/07/05) ; Stéphane Le Poittevin, responsable de la rubrique « Télévision-Radio », *Le Parisien* (08/07/05) ; Bruno Icher, journaliste, pages « Télévision », *Libération* (08/03/06) ; Pierre de Boishue, journaliste, rubrique « Télévision/Radio », *Le Figaro* (09/03/06) ; Pierre-Yves Le Priol, éditorialiste-chroniqueur « Télévision », *La Croix* (10/03/06) ; Dominique Dhombres, éditorialiste-chroniqueur « Télévision », *Le Monde* (15/03/06). Par ailleurs, j'ai eu recours à des entretiens réalisés par Benjamin Lemoine, pour son mémoire de Master de science politique : *Guignols (2) au carré. Les régimes de politisation journalistiques autour des Guignols de l'info, 2003-04*, université Paris 1. Qu'il trouve ici l'expression de ma gratitude. J'ai notamment fait usage des entretiens, réalisés en 2004, avec : Isabelle Nataf, journaliste, rubrique « Télévision/Radio », *Le Figaro*, Sébastien Homer, journaliste, rubrique « Médias Télé », *L'Humanité*, Sylvie Kerviel, chef adjoint du supplément *TV & Radio*, *Le Monde*, Isabelle Roberts, journaliste, pages « Médias », *Libération*, François Cardinali, rédacteur en chef de *TV Hebdo*, supplément TV d'hebdomadaires régionaux. J'ai pris le parti de citer le nom de ces journalistes ou de leur journal, sauf lorsqu'une certaine discrétion m'a été demandée ou suggérée.

En outre, spécialistes d'une rubrique récente, en voie de professionnalisation, ils appartiennent à un espace professionnel peu protégé (d'accès facile ne requérant que peu de formation spécialisée), peu autonome (très dépendant des industries télévisuelles), peu structuré (une association professionnelle quasi inexistante) ; ils sont donc voués aux marges ou à l'entre-deux, éternels prétendants à un authentique journalisme et/ou à une authentique critique (dont la critique artistique serait le modèle) ; cantonnés – tels des écrivains amateurs, jamais lus par les lecteurs qui comptent – à un espace journalistique « en simili » (Poliak, 2006 : 2). Ils apparaissent comme emblématiques de ces journalistes spécialisés, à l'« identité clivée », pris dans des logiques contradictoires, qui « ont besoin d'acquiescer une crédibilité de spécialiste d'un domaine auprès de leurs pairs [...], mais aussi de démontrer les qualités demandées aux journalistes en général », qui « sont spécialistes mais veulent être reconnus, comme des journalistes "comme les autres" » (Marchetti, 2002 : 30). Leur spécialité, qui les contraint à gérer, vis-à-vis de leurs pairs, le discrédit qui affecte la télévision et son public populaire, les expose particulièrement à cette difficulté : elle les oblige à un travail incessant, tantôt lucide tantôt enchanté, de consolidation de leur identité professionnelle, de mise en forme de frontières et garde-fous, pour rester des journalistes « comme les autres », mais aussi à des efforts pour tenir leur place de spécialistes d'un média et d'un univers particulièrement exposés à la réprobation.

C'est à rendre compte et comprendre les règles de fonctionnement, les clivages structurants, les hiérarchies de cet espace, et les contraintes qui régissent cette activité journalistique, que s'emploie cette enquête menée auprès de journalistes télé : il s'agit moins cependant d'une étude systématique de ce « sous-champ spécialisé »², de ses agents et de leurs positions, que d'une première incursion dans un univers professionnel, chargé de toutes les ambivalences de son objet, la télévision : à la fois très exposé et méconnu, dénigré et stratégique, central et aux marges de l'activité journalistique... En combinant les outils d'une approche en termes de champ (analyse relative des positions des médias et des journalistes, des capitaux détenus, des clivages qui structurent l'espace), à une « approche de la profession journalistique par le bas » (Lévêque, 2004 : 15-27), (attentive aux pratiques concrètes, aux acteurs les moins visibles, aux catégories « indigènes »), il s'agira de vérifier la réalité, c'est-à-dire les indicateurs de cette position subordonnée, et d'en comprendre les logiques (commerciales, journalistiques...).

² Une étude systématique du journalisme de télévision comme « sous-champ spécialisé » exigerait une cartographie plus précise et à visée plus exhaustive des médias et des journalistes, qui excéderait les limites de cet article. Il emprunte cependant à ce type d'analyse et, en particulier, à D. Marchetti (2002), concepts et instruments d'investigation.

La position basse de cette spécialité ne saurait cependant suffire à la définir. Cet espace, loin d'avoir l'homogénéité qu'un observateur extérieur serait tenté de lui prêter, est traversé de clivages qui renvoient, selon les positions, trajectoires, capitaux détenus, à différentes manières d'être journaliste, à des façons différenciées, parfois inattendues, de vivre, parler, jouer de cette position, de s'en accommoder ou de tenter de subvertir les contraintes, bref à différentes façons d'« exister hors champ » (Poliak, 2006 : 221).

Misère de la critique de télévision

De la « misère de position » des critiques de télévision, témoigne d'abord l'idéalisation d'un passé où les critiques (écrivains ou critiques de cinéma) appartenaient à un monde de l'art. Car les critiques de télévision portent volontiers un regard nostalgique sur l'enfance de la télévision et de leur métier, regard qui s'accompagne d'une rhétorique du déclin, fondée sur les transformations de la télévision et du journalisme. Jérôme Bourdon (2003 : 29) pointe et relativise cette « histoire simple » (trop simple !) de la critique de télévision, selon laquelle il aurait existé une « vraie » critique, disparue dans les années 80 ; il propose, quant à lui, une vision moins enchantée du passé et moins chagrine du présent, permettant de « ne pas désespérer de cette critique que l'on dit agonisante et qui se nie elle-même » (*ibid.*).

Sans souscrire au mythe d'un âge d'or, il est indéniable que l'objet de cette spécialité journalistique a connu, depuis ses débuts en France, soit un demi-siècle, des transformations – par exemple quant à la taille ou à la nature du public, ou quant à la taille et nature de l'offre télévisuelle – qui ne peuvent être sans effet sur le métier de critique. Et l'on est fondé à penser que ces mutations de la télévision, conjuguées à celles qui affectent l'espace journalistique, et plus largement l'espace de la production culturelle, ont contribué à définir le métier de journaliste spécialiste de télévision et à l'insérer dans un cadre de moins en moins flou. Alors même que le champ journalistique dans son ensemble « a historiquement conquis dans les pays de démocratie représentative une autonomie, exprimée par des normes professionnelles » (Neveu, 2001 : 39), le mouvement de professionnalisation des journalistes de télévision semble quant à lui produire une dépendance croissante à l'univers de la télévision et, plus largement, aux logiques du champ économique.

L'histoire de la critique de télévision renvoie d'abord à l'histoire de la télévision elle-même, à sa banalisation, sa commercialisation croissante à partir des années 80, et à l'expansion de la taille de son public. Comment ne

pas souligner que le public de télévision a été multiplié par mille, depuis les années 50, et que le rapport lecteurs/télespectateurs s'est pratiquement inversé (particulièrement dans le cas des journaux quotidiens). Au début des années 50, le critique de cinéma, André Bazin, écrit pour différents journaux, dont *Le Parisien Libéré*, qui tire à plus de 800 000 exemplaires alors qu'on dénombre 24 000 téléviseurs ! Le journaliste, Stéphane le Poittevin, écrit en 2005, dans la page « Télévision-Radio » du quotidien *Le Parisien*, dont la diffusion payée approche les 350 000 exemplaires³, et parle de, ou au nom de, plusieurs dizaines de millions de télespectateurs. De plus, tout ou presque (les trajectoires professionnelles, les formations, les capitaux détenus, la reconnaissance dont ils bénéficient dans l'espace culturel et intellectuel⁴) oppose les deux figures (le critique de cinéma situé, avec *Les Cahiers du Cinéma*, au pôle le plus intellectuel de cet espace, vs le journaliste professionnel, autodidacte, situé, avec *Le Parisien* et *TV Deux semaines*, au pôle le plus populaire), au point de les constituer en archétypes des critiques de télévision de leur temps.

Dès lors, on peut comprendre combien les réticences, en germe dans l'esprit des lettrés, vis-à-vis de cet outil de vulgarisation trouvent dans ces transformations, et notamment dans la taille de l'audience de la télévision, matière à se renforcer. La remarque de François Mauriac (1963 : 92) a produit depuis de durables échos : « Le drame de la télévision c'est qu'aucun des amis à qui j'ai demandé : "Avez-vous vu Giacometti hier soir ?" n'a la télévision, et que ceux qui l'ont n'aiment que le sport et les chanteurs de charme ». De ce constat quelque peu désabusé sur le rôle culturel de la télévision, on rencontre aujourd'hui de multiples illustrations et effets : on en trouve traces, par exemple, dans la difficulté, exprimée par des journalistes, à faire cohabiter le public de TF1 et celui d'Arte, ou encore dans les articles qui déplorent la disparition du genre « populaire de qualité », dans ceux qui usent régulièrement de « l'imprécation », rhétorique paradoxale d'un discours réitéré sur un objet méprisé.

³ Si on additionne la diffusion de l'édition régionale (*Aujourd'hui en France*) et celle de l'édition nationale, la diffusion payée du *Parisien* approcherait les 534 000 exemplaires (source \square , Diffusion contrôlée).

⁴ A. Bazin a une formation d'enseignant ; il est d'abord connu et reconnu comme critique de cinéma, cofondateur et corédacteur en chef des *Cahiers du Cinéma*. En 1952, il donne ses premières critiques de télévision à l'hebdomadaire catholique *Radio-Cinéma-Télévision* (qui deviendra *Télérama* en 1960), puis collabore à *France-Observateur*, au *Parisien Libéré*, à la revue *Esprit*. S. le Poittevin se présente comme « autodidacte » ; il a acquis une formation de journaliste « sur le tas », après une année d'études de droit, des stages et emplois dans la presse régionale, puis au *Parisien*, en « info géné » puis à la rubrique « télévision ». En 2005, il quitte *Le Parisien* pour intégrer le quinzomadaire *TV Deux Semaines*.

Dans les années 80, la commercialisation de la télévision a suscité des prises de positions contrastées : soit l'expression du « dégoût que les élites culturelles françaises éprouvent, de longue date peut-être, pour la télévision » (Bourdon, 2003 : 39), dont on trouve des exemples notamment dans *Télérama* ; soit, à l'inverse, une soumission à la logique commerciale, qui se traduit par une « réduction de la critique », perceptible dans la presse de programme qui, à partir des années 80, renonce de plus en plus souvent à exercer sa critique « au nom de la défense des téléspectateurs » (Dakhli, 2007 : 129). Les transformations du métier de critique sont aussi inscrites dans le mouvement de professionnalisation, qui touche le journalisme dans son ensemble et les « télécritiques » en particulier.

Une première mutation remarquable a trait aux propriétés des journalistes, à leur formation, et partant à leur socialisation, savoir-faire, ressources... Sans qu'il soit possible ici de restituer toute l'histoire de la profession depuis les années 50, il faut cependant mentionner, à mesure que se généralise la critique de télévision, la substitution – quasi accomplie aujourd'hui – des journalistes aux écrivains (François Mauriac, Emmanuel Berl, Georges Perros), puis aux spécialistes du cinéma (André Bazin, Serge Daney). Le modèle de la critique de cinéma, des années 50 et 60, dans une filiation avec la critique d'art ou littéraire, peut se donner comme une initiation à l'esthétique télévisée et se focalise donc (à côté de la célébration des prouesses de la technique et du direct) sur la critique des dramatiques et de la télévision comme « 8^e art ». Ce modèle perd son aura artistique avec la banalisation de la télévision et l'explosion de l'offre télévisuelle. S'impose alors une critique plus spécifique à la télévision qui, au-delà de la fiction, doit s'efforcer de saisir un « flux » continu et hétéroclite. C'est l'éclectisme télévisuel qui semble faire obstacle à une véritable spécialisation et fabriquer des journalistes spécialistes de « tout (et même n'importe quoi) », selon le mot du journaliste Yvan Audouard (Bourdon, 2003 : 45).

Rien en somme, dans cette double histoire (celle de la télévision et celle de la profession), n'est propre à conférer aux critiques de télévision un « statut social reconnu qu'ils puissent revendiquer » (Bourdon, 2003 : 36). Tout – le rôle croissant des mécanismes des industries culturelles dans les dispositifs de consécration, le poids de la promotion, celui des annonceurs et des communicants, la soumission des entreprises de presse aux logiques commerciales, les contraintes du métier journalistique... – semble confirmer le topos de « la mort annoncée de la critique » (Béra, 2003 : 161) en général, et de la critique de la télévision en particulier. Celle-ci est aujourd'hui perçue comme « improbable » (Ungaro, 2001 : 17) voire « impossible » (Bourdon, 2003 : 27), et nombre de critiques de télévision refusent le titre même de « critique » pour lui préférer celui de « journaliste » (ou, plus rarement, celui de « chroniqueur »). Mais à peine peuvent-ils se dire des journalistes comme les autres.

Le contraste est saisissant entre, d'une part, l'omniprésence des pages Télévision (qu'il s'agisse de la présentation des programmes, de notices critiques ou d'entretiens avec des personnalités du monde télévisuel)⁵, le poids de la presse de programme⁶, et, d'autre part, la faible reconnaissance de cette spécialité dont témoigne par exemple la quasi invisible et inaudible Association des journalistes des médias et de la communication, qui ne dispose ni d'un site internet, ni d'une localisation, ni même d'un numéro de téléphone propres (puisque ses coordonnées sont celles du *Nouvel Observateur*).

Parmi les critiques de télévision, le sentiment du caractère peu légitime de la « télé » (en tant qu'objet et spécialité) est plus souvent suggéré ou indiqué par des petits signes que directement exprimé. Rares sont les journalistes qui, à l'instar de ce jeune rubricard d'un quotidien généraliste (« Tu fais ça pour payer la bière et le loyer »), avouent leur désenchantement. Mais la plupart disent n'avoir pas choisi cette spécialité : ils invoquent « le hasard », une « opportunité » (« Ils m'ont intégré au service télé »), une entrée dans le métier (un « stage d'été au service télé »), un début de carrière qui dure (un stage suivi de piges et d'une embauche dans le même service), un pis-aller : « Au début je tirais un peu la gueule quand on m'a dit "tu vas faire la télé" ». C'est une spécialité dont on se méfie ou qu'on perçoit comme une étape obligée : « On m'a toujours dit au départ : "Ne reste pas trop longtemps aux pages télé, on est marqué", je me rends compte que ce qu'on m'avait présenté au départ comme peut-être un inconvénient, est un très bon tremplin »⁷ ; ou que l'on contourne : « J'ai toujours travaillé autour de phénomènes culturels, plus des phénomènes culturels que des contenus culturels [...] ». Ce qui m'intéresse ce sont les phénomènes plutôt que les domaines spécialisés. Je ne suis pas vraiment spécialisé »⁸.

La mobilité est faible et les rares cas rencontrés sont significatifs du rapport ambivalent à un objet et donc à une rubrique qui, contrairement à l'international ou la politique, ne va pas de soi. Les exemples de mobilité interne dans la spécialité concernent des journalistes entrés dans le métier;

⁵ Aux 13 titres hebdomadaires (et quinzomadaires) de la presse de programmes, il convient d'ajouter les pages quotidiennes de tous les quotidiens généralistes, nationaux et régionaux, plus les suppléments ou pages supplémentaires de la plupart des quotidiens nationaux (*Le Monde, La Croix, Le Parisien, L'Humanité...*).

⁶ À titre d'illustration, la diffusion payée de Télé Z est, en 2007, de 1 758 335 exemplaires, celui de *TV Magazine*, supplément hebdomadaire de la Socpresse, distribué avec *Le Figaro* et nombre de quotidiens régionaux, est de 4 633 032 exemplaires (source : OJD Diffusion contrôle)

⁷ P. de Boishue, *Le Figaro*.

⁸ B. Icher, *Libération*.

en tant que stagiaires ou pigistes, à la rubrique « télé d'un quotidien populaire (*France-Soir*) et qui sont recrutés par un hebdomadaire spécialisé (*Télé 7 Jours*, *Télé Loisirs*). À ce titre, le parcours de la responsable de la rubrique people de *Télé Loisirs* est exemplaire puisque, après une dizaine d'années de journalisme au service « Télévision » de *France Soir*, elle intègre un magazine de télévision au sein duquel elle devient cadre.

À l'exception des chroniqueurs dont le parcours, on le verra, est très particulier, la mobilité externe, d'une spécialité à l'autre, n'est guère plus fréquente : on peut citer l'exemple du responsable de service de *L'Humanité* qui a commencé et réalisé une longue partie de sa carrière (15 ans) à la rubrique « Sports », avant d'intégrer, depuis dix ans, le service « Télévision » qu'il met en place et, rapidement, dirige : « Quand j'ai demandé cette rubrique, j'étais journaliste, je suis passé chef adjoint trois mois après. Et deux ans après, chef de service ... »⁹. On peut aussi citer le cas, singulier et complexe, de ce journaliste trentenaire, très engagé politiquement et distant, voire critique vis-à-vis du journalisme en général : « La rubrique "Médias-Télé", c'est une super rubrique pour apprendre le métier, mais au bout d'un certain temps on a l'impression vraiment de passer à côté des choses un peu essentielles, qui valent le coup qu'on écrive dessus » ; et il rapporte un épisode de sa vie de journaliste quand, en charge des *Guignols de l'info*, il prend conscience d'une certaine futilité de son activité professionnelle (« C'est bon, c'est juste des marionnettes en latex ») et démissionne, provisoirement, de la rubrique « Télévision » pour s'essayer à la rubrique « Société », perçue comme moins frivole.

L'exemple de double mobilité (à la fois interne et externe) du journaliste, responsable de la « cellule » « Télévision » du *Parisien*, est exceptionnel dans notre échantillon : Stéphane Le Poittevin, contrairement à nombre de ses confrères, n'a pas commencé par la page « Télévision » mais, après plusieurs années aux « info géné » (« Le fait divers c'est pas ma tasse de thé [...], c'est très lourd, c'est pas épanouissant d'être dans cet univers-là »), a véritablement choisi la télévision : « Depuis toujours la télévision était quelque chose qui me passionnait » ; il est rapidement promu responsable du service, et après six ans, est sollicité par un « quinzomadaire » et démissionne de son poste au quotidien pour intégrer *Télé Deux Semaines* à un poste de rédacteur en chef adjoint¹⁰.

Enfin, la formation de ces journalistes ne les distingue pas de l'ensemble des journalistes entrés ces dernières décennies dans la profession, et dont on sait qu'ils sont de plus en plus nombreux à être diplômés, détenteurs

⁹ C. Baudry, *L'Humanité*.

¹⁰ S. Le Poittevin, *Le Parisien*.

de diplômés très divers, mais au sein desquels ceux de l'enseignement professionnel demeurent minoritaires¹¹. Ainsi, à quelques exceptions près, ces spécialistes n'ont-ils été formés ni au journalisme ni à l'analyse des images ou des médias : très peu ont suivi une formation de journalisme à l'université, ou a fortiori dans une école professionnelle (« Je ne voulais pas faire spécifiquement du journalisme, je voulais écrire, je voulais faire du cinéma... » reconnaît le critique de *Libération*). Comme nombre de journalistes, ils ont appris leur métier « sur le tas » et le plus souvent dans le service « Télévision ». Les deux responsables de rubriques des quotidiens les plus populaires (*L'Humanité* et *Le Parisien*), qui sont parmi les plus âgés (entre 45 et 50 ans), sont aussi « les moins lettrés », pour reprendre les termes de Claude Baudry, qui déclare une année de science économique et précise : « La rubrique, on l'a créée, elle n'existait pas, donc personne n'a été formé télé ; c'est souvent le cas d'ailleurs » ; son confrère du *Parisien* a quant à lui effectué une année de droit avant de se lancer dans le journalisme. Les diplômés les plus prestigieux (l'École normale supérieure de la rue d'Ulm) ou les plus professionnels (l'École supérieure de journalisme de Lille) sont détenus par les chroniqueurs de quotidiens (l'un au *Monde*, l'autre à *La Croix*), qui sont aussi parmi les plus âgés et qui ont intégré la rubrique en fin de carrière. Entre ces deux positions, on rencontre des parcours et des diplômes très diversifiés : d'un DESS en sciences de l'information et de la communication (pour la responsable d'un service à *Télé Loisirs*), à une thèse d'anglais (pour la journaliste « Médias » de *Libération*), en passant par une licence de lettres ou une maîtrise de science politique (pour les journalistes du *Figaro*) ou encore un baccalauréat suivi d'un parcours « de glandeur », selon les termes d'un grand reporter à *Télérama*.

Les programmes et les « tuyaux » : des spécialités « classantes »

Cependant, le faible crédit de la spécialité renvoie moins à l'entreprise télévisuelle qu'aux produits culturels qu'elle diffuse (et à ses publics). C'est la distance aux programmes et au public de masse qui structure l'espace et fonde les hiérarchies : deux clivages se conjuguent pour distinguer les deux pôles de cette échelle de légitimation de la spécialité. Le premier renvoie à la distinction entretenue par les journalistes entre les rubriques « Télévision » et « Médias » – qui n'est pas sans évoquer les rapports de force entre services « Société » et « Politique », qui aboutissent souvent

¹¹ D. Ruellan (2001) évalue, parmi les journalistes entrant dans la profession en 1998, à 10 à 15 % les journalistes issus d'une des 9 écoles (à l'époque) reconnues par la profession. Sur les propriétés plus générales des journalistes en 1999, voir V. Devillard et al. (2001).

à conférer aux premiers une « identité par défaut » (Hubé, Kaciaf, 2006 : 191) –, le second oppose les quotidiens généralistes aux hebdomadaires de programmes.

Les journalistes s'accordent d'abord sur une hiérarchie, parfois implicite, dans laquelle la spécialité « Télévision » – c'est-à-dire les programmes – est dévaluée, au bénéfice des pages « Médias », c'est-à-dire l'économie de la télévision. Ce jugement s'exprime dans les « stratégies » (Ungaro, 2001 : 18) adoptées qui reposent sur une forme de dénégation de la télévision : tantôt une stratégie de « défausse », qui consiste à se débarrasser des mauvaises cartes (en l'occurrence les programmes) et à les laisser à d'autres, comme le font – on le verra –, les journalistes des pages médias ; tantôt la « stratégie du contournement » qui consiste à rendre compte du seul contenu (du film ou du reportage...) en négligeant délibérément le support, dont on trouve des exemples, notamment dans les critiques « télé-cinéphiliques » du quotidien *Libération* ; tantôt encore la « stratégie du prélèvement » qui consiste, par exemple pour les chroniqueurs, à dégager une « pépite » de sa gangue, à découper et isoler dans le flux télévisuel, un moment de télévision bien circonscrit, une déclaration, un personnage...

Tel journaliste des pages « Médias » se félicite de la distinction et affirme, illustrant la « stratégie de la défausse », la distance par rapport aux contenus : « Moi je m'occupe de la télé version médias [...], la télé en "Médias", c'est tout ce qui ne va pas être la télé en programmes purs, tout ce qui n'est pas ce qui va passer à la télé ce soir [...]. Nous, comme on n'est pas programme, programme [...] : les gens qui font la page "Guide", eux forcément, ils sont tributaires des programmes qui passent le soir... »¹². De même, ceux qui ont le privilège de faire une chronique a posteriori plaignent leurs confrères des programmes : « C'est un travail un petit peu ingrat, ça consiste à regarder pas mal de vidéo ou DVD à l'avance et à faire quelques lignes pour donner envie de regarder les émissions », note le chroniqueur du *Monde*. Ceux qui sont en charge d'une rubrique mixte, « Médias-Télévision », semblent les plus satisfaits de la définition de leur spécialité. C'est le cas au *Parisien* où le responsable de la rubrique remarque : « Il n'y a pas de limite : on peut très bien avoir dans un même journal, les intentions de Patrice de Carolis à gauche et, dans le même journal, sur la page de droite [...], le énième retour de Marquise des anges [...]. C'est-à-dire que nous, vous avez peut-être fait attention à ça, on raconte rarement les programmes, on essaie de prendre prétexte pour parler d'autre chose ».

¹² I. Roberts, *Libération*.

En revanche, les journalistes des pages « Télévision » déplorent, pour certains, ce découpage et leur cantonnement dans les contenus : « Ça me paraît absurde de faire la distinction entre l'économie de la télé et le contenu de la télé ; je trouve que ça n'a pas de sens »¹³, remarque un journaliste de *Libération*, pour qui ce clivage a donné lieu, au journal, à « quelques solides bagarres » entre services cherchant à délimiter leur objet. Au *Figaro*, la situation semble moins conflictuelle mais pas moins hiérarchisée : « On ne marche pas les uns sur les autres ; on sait parfaitement où commence leur domaine de compétence » ; au service « Médias » revient la « stratégie » (celle des « décideurs », patrons de chaînes, producteurs, politiques), le service « Télévision » est, quant à lui, en charge des programmes et de faits d'actualité susceptibles d'avoir une incidence sur la programmation et les programmes. Un journaliste d'expérience du même journal regrette cependant la situation antérieure, lorsque la répartition des compétences était moins tranchée : « Avant c'était différent, mais depuis quelque temps, on n'a plus du tout une politique de recherche de l'information ; c'est-à-dire qu'avant on allait essayer de savoir ce qui se passait sur Canal, sur telle chaîne, maintenant c'est plus le contenu [...]. Avant on était plus réactifs, on essayait vraiment de savoir... ».

Cette « histoire » des rubriques et classements et donc le caractère instable de la hiérarchie est reprise, pour le déplorer ou s'en féliciter par plusieurs journalistes, et notamment par le chroniqueur du *Monde* qui en donne une version singulière, que l'on peut rattacher à son statut particulier et à la position de son journal. Il pose la distinction entre « les gens qui s'occupent de l'économie des médias », « des tuyaux qui coûtent beaucoup d'argent et qui rapportent beaucoup d'argent » et « les gens qui s'occupent du contenu ». Il rend compte des changements qui ont affecté ces rubriques (tantôt séparées, tantôt fusionnées), prend acte d'« une muraille de verre absolue » entre rubriques et conclut à une hiérarchie inversée par rapport à celle de ses confrères : au *Monde*, c'est « l'économie qui était considérée comme un péché, qui était mauvaise et les contenus qui étaient nobles, qui étaient culturels »¹⁴. On peut y entendre un plaidoyer, un peu nostalgique, pour la « culture de la maison », réticente à cette spécialité narcissique de « la presse parlant de la presse » et plus encline au culturel qu'aux « histoires de gros sous ». On peut aussi y entendre le discours d'un chroniqueur moins assujéti, on le verra, aux logiques commerciales, que les « rubricards télé ».

¹³ B. Icher, *Libération*.

¹⁴ D. Dhombres, *Le Monde*.

Un dernier indicateur témoigne, s'il en était besoin, de la position basse de la rubrique « Télévision » dans la hiérarchie journalistique : sa place assignée en dernière page du quotidien (et, le plus souvent, en conférence de rédaction). Lorsque la télévision fait exceptionnellement la « une » du journal, c'est le plus souvent à propos d'une « histoire de tuyaux », histoire qui est alors traitée par les spécialistes des « Médias » ou de l'« Économie des médias », comme par exemple, la nomination d'un président de chaîne publique ou la question du financement des chaînes publiques par la publicité¹⁵.

Nombre d'hebdomadaires spécialisés sont eux aussi divisés en une partie « magazine », qui autorise des « papiers plus longs », et une partie « programmes », et ce clivage renvoie lui aussi au statut peu valorisé des « programmes » ; à tel point que sont prévues des « passerelles » d'un service à un autre, « pour valoriser les gens de programmes, parce que c'est vrai, je me mets à leur place, en tant que journalistes avec des cartes de presse, c'est un peu frustrant de signer des petites critiques de 4 lignes... c'est des journalistes à part entière, ils aimeraient écrire des papiers aussi... », remarque un des journalistes de la partie « magazine ».

Le deuxième type de clivage, qui indique la dévalorisation de la spécialité « Télévision », est plus visible, notamment à l'extérieur de la profession : c'est celui qui oppose les quotidiens généralistes aux hebdomadaires de programmes. On trouve ainsi, en bas d'une hiérarchie à peine masquée, les magazines hebdomadaires (et aujourd'hui quinzomadaires) spécialisés, proches du pôle commercial (si l'on fait exception de *Télérama*, que son double statut, d'hebdomadaire de programmes et de référence culturelle, classe à part), et au sommet, plus proches du pôle intellectuel, les titres de la presse quotidienne nationale qui se prévalent, tantôt de leur prestige de quotidien de référence, tantôt pour les moins dotés, de leur caractère généraliste, pour évaluer la situation peu enviée de leurs confrères des « hebdos télé ». Ceux-ci sont en effet discrètement ou explicitement déconsidérés. L'un évoque « certains magazines, pas tous hein !, mais certains magazines télé [qui] sont dans la promotion des programmes télé ». Tel autre affirme qu'« ils ne font pas le même travail, ce n'est pas péjoratif hein ! Ils n'ont pas la possibilité d'écrire, de dire du mal d'une émission ». L'un plaint ses collègues de la presse « télé » qui, certes, travaillent dans des journaux qui « ont plus de tirage » que

¹⁵ La couverture par *Le Parisien* (03/07/08), des rapports entre le président de France Télévision et le président de la République, constitue de ce point de vue une exception : ce sont les journalistes des pages « Télévision » qui traitent, en page « Politique », ces questions « stratégiques » d'actualité.

n'importe quel quotidien, mais n'ont pas la possibilité de prendre appui sur la « marque très forte » d'un quotidien de renom, pour résister aux exigences ou plutôt pour forcer les réticences d'animateurs ou présentateurs. Tel autre, sur un mode moins euphémisé, affirme que les confrères des « canards comme *Télé Loisirs* machin » sont « assez envieux » de la possibilité de certains quotidiens d'avoir une « position critique » par rapport aux programmes. Dans quelques quotidiens qui éditent un supplément Télévision (par exemple *Le Monde* ou *Le Figaro*), on prend aussi des distances par rapport à ce supplément vu comme « complètement indépendant » ou « plus people que nous ». Leur objet de spécialité, la télévision, tend donc à faire de ces journalistes, au mieux les spécialistes d'une rubrique peu valorisée (au sein des quotidiens nationaux), au pire les représentants d'un journalisme de service (au sein des magazines de programme).

Les rapports aux sources : « un sujet délicat »

La portée de même que la sévérité des jugements sur la « presse télé » varient, mais les propos convergent vers un diagnostic de faible autonomie de cette presse vis-à-vis de leurs sources, les chaînes de télévision. Le discrédit qui frappe les supports et rubriques croît à mesure qu'ils s'éloignent du pôle intellectuel et se rapprochent du pôle commercial, dont la dépendance par rapport aux chaînes de télévision, est un indicateur et un effet. Un journaliste de cette presse trouve, dans sa propre trajectoire professionnelle dans un quotidien, des éléments de comparaison pour juger que, dans les hebdomadaires de programmes, la question des relations avec les chaînes (notamment avec les attachés de presse) est un « sujet délicat », puisque du fait de la « concurrence énorme » des magazines de télévision, aucun ne peut prendre le risque d'une sanction (être boycotté ou privé de photos) par une chaîne mécontente, ce qui les engage « à ménager la chèvre et le chou », à être « plus diplomate, moins virulent » ; il conclut, avec un peu de dépit : « En règle générale, on ne peut pas aller très loin ».

Cette question des rapports avec les chaînes de télévision, souvent personnifiées par les attachés de presse, est emblématique de la position de chaque journaliste, de son journal, et donc des ressources qu'il peut déployer pour préserver son indépendance. Car si tous n'ont pas la même capacité à s'imposer ou à résister, tous savent que leurs informateurs sont aussi leurs premiers lecteurs, tous constatent la « généralisation d'un intérêt à "communiquer" » (Chupin, 2006 : 29) – « Aujourd'hui, il n'y a pas une chaîne qui n'ait pas des attachés de presse, un bureau de presse » –, et la professionnalisation des « gens de la com ». L'action des attachés de presse est jugée plus ou moins efficace et les relations sont

plus ou moins conflictuelles en fonction des ressources professionnelles et sociales du journaliste. Quand, pour un jeune rubricard de *L'Humanité*, « ça filtre à mort ; c'est des personnes qui prennent ombrage quand tu ne passes pas par elles » ; le journaliste de *Libération*, fort de l'expérience du quotidien en matière de critique de cinéma, décrit des relations plus apaisées : « Ce sont les attachés de presse qui appellent pour alerter sur tel ou tel programme ; ensuite, en fonction de l'expérience, c'est-à-dire du temps qui passe, on finit par savoir à qui se fier et de qui se méfier : j'ai quelques attachés de presse avec lesquels j'ai de très bonnes relations [...], des gens que j'ai plaisir à avoir au téléphone de temps en temps qui, statistiquement presque 2 ou 3 fois sur 4, proposent des choses qui sont... dont ils savent que c'est dans notre rayon d'action »¹⁶. Tous disent les pressions exercées sur eux : « Ça fait partie du mode de fonctionnement habituel des chaînes. » Tous déplorent, en des termes plus ou moins nuancés, le fait que, pour certaines chaînes, certains attachés de presse, certains animateurs, le journal serait, dans les termes du responsable du *Parisien*, « une sorte d'annexe de la chaîne : on serait juste un relais promotionnel, parce qu'ils nous ont fait rencontrer tel ou tel animateur [...], on serait tenu d'être gentil ».

L'analyse des « contraintes réciproques » ou des « intérêts bien compris » ou encore des « querelles [qui] ne durent pas » (« ça crie un bon coup, ça menace, après ça s'arrange ») est aussi assez générale. Car tous ces journalistes spécialisés qui restituent leurs pratiques – aller à une projection dans le bureau d'un producteur, d'un animateur ou visionner les cassettes au journal ou chez soi ; se rendre ou non aux conférences de presse ; accepter ou non une invitation à un cocktail de promotion accompagnée d'une promesse d'interview de l'héroïne de la série ; ou choisir soi même l'identité des personnes à interviewer et le lieu de l'entretien ou « s'arranger » avec les attachés de presse... – disent aussi, souvent explicitement, leur travail quotidien de mise à distance de leurs sources.

La singularité de la position de ces journalistes, et surtout de leur journal, se donne alors à voir dans leur capacité à affirmer leur indépendance et donc dans les ressources qu'ils peuvent mobiliser pour « tenir ». Tous n'ont pas les mêmes moyens de résister aux opérations de séduction (invitations aux cocktails, aux projections, déjeuners...) ; tous n'ont pas le soutien de leur hiérarchie pour faire face aux appels téléphoniques, menaces, mesures de rétorsion (telles que blacklist, privation de photographies, entretiens filtrés ou refus d'entretiens avec les comédiens des séries). L'autonomie relative du journaliste varie en fonction des ressources (prestige, tirage, lectorat,

¹⁶ B. Icher, *Libération*.

indépendance économique) de son journal et en fonction de sa position propre et de celle de sa rubrique. On distingue ainsi des styles différents, des « répertoires » d'action divers, dans la gestion des rapports avec l'univers télévisuel : un registre « mondain »¹⁷, fondé sur le capital social, celui de cette journaliste, à un poste de responsabilité au *Monde Télévision*, qui règle un conflit qui l'oppose à l'animateur d'une émission de télévision en lui téléphonant directement : « Ça ne m'a pas plu, j'appelle Ardisson et je lui dis, quand même vous auriez pu dire que moi j'avais présenté une autre version des choses »¹⁸. Un registre « résigné », fondé sur une morale du métier : celui du responsable de rubrique à *L'Humanité* qui, à propos des relations avec les chaînes, remarque sobrement : « On n'est pas accueilli à bras ouverts ». Ou celui d'un journaliste du même quotidien qui rapporte sa difficulté à obtenir des numéros de téléphones portables ou son embarras dans les situations professionnelles, en compagnie de ses confrères parisiens et des « gens de télé » : « En général, je suis super mal à l'aise dans les trucs genre conférence de presse, enfin bon... je suis là pour faire mon boulot, pas pour faire copain, copine »¹⁹.

Entre les deux, on trouve un répertoire « professionnel » dont le responsable de la rubrique au *Parisien* offre un exemple. Il tient un discours réaliste et sans concessions : « On est fâché régulièrement, mais ça ne dure jamais [...]. On a peut-être besoin de travailler, mais elles [les chaînes] ont presque plus besoin de nous ». Et il invoque des atouts professionnels qui s'avèrent peu spécifiques de la spécialité télévision : une conception du métier, la sienne, celle de son journal (« *Le Parisien* est un journal d'investigation, il l'est de la première à la dernière page »), l'appui de sa hiérarchie (« Au *Parisien*, on a toujours été soutenu, même dans les cas difficiles »), son savoir-faire et son expérience (« ne pas être contaminé », « ne pas se laisser polluer » et donc refuser les invitations aux projections), son éthique (travailler le « culot de résister à des pressions », « ne pas se laisser impressionner »...).

Quant aux journalistes du *Figaro*, ils font état de relations moins tendues, plus coopératives avec les chaînes de télévision (les appels émanant d'un attaché de presse ou d'un animateur mécontent sont « très rares »), mais soulignent, de la même façon, l'importance du journal, de sa réputation, de son prestige, de sa « marque », pour s'imposer aux professionnels de la télévision : « Travaillant au *Figaro*, c'est vrai que je n'ai pas beaucoup d'ennuis avec les animateurs ou les présentateurs, c'est vrai que [...], je

¹⁷ Selon l'expression d'A. Collovald (1988) pour désigner le modèle de construction biographique du *Who's who*.

¹⁸ S. Kerviel, *Le Monde*, supplément TV.

¹⁹ S. Homer, *L'Humanité*.

sais très bien quand je rencontre des gens, ils parlent au *Figaro* [...], le fait de travailler au *Figaro* est, pour ça, très bien, c'est-à-dire on appelle dans la matinée et on a tout de suite quelqu'un qui nous répond, ce qui n'est pas le cas à mon avis pour tous les journaux et tous les magazines »²⁰.

Des différentes manières d'exister hors champ

La spécialité, on l'a compris, souffre du « déficit de légitimité » de son objet. Toutefois, si une approche « par le bas » contribue à la visibilité d'une forme de désenchantement journalistique, elle permet aussi de résister à la tentation misérabiliste en attestant les multiples manières d'être journaliste et les multiples manières de « gérer le discrédit » (Boullier, 1988 : 15) ou d'investir un « univers de consolation » (Poliak, 2006 : 236). Deux aspects sont mis en avant par les journalistes, qui contribuent à revaloriser leurs pratiques. Une première qualité de la rubrique, aux yeux de ces spécialistes, est précisément son caractère généraliste : le fait que les genres télévisuels soient suffisamment diversifiés pour autoriser des incursions, peu risquées, dans nombre d'univers sociaux, pour autoriser à « parler de tout ». Rares sont les journalistes qui, comme ce jeune rubricard d'un quotidien, explicitent une forme de mépris de la télévision : « J'avais honte [...]. Je me disais les voisins vont entendre que je regarde ça alors que d'habitude je ne regarde pas ça ». Rares sont aussi ceux qui affirment un goût inconditionnel pour la télévision, à l'instar de ce jeune rédacteur du *Figaro* qui « aime vraiment la télévision », « adore les infos et les chaînes musicales » et pourrait « passer 24 h sur 24 h devant la télévision ». La plupart adoptent une position moyenne, entre l'élitisme méprisant façon *Télérama* et l'adhésion à la « culture Endémol » ou à la « maison Bouygues ». La plupart affirment, selon la « stratégie du prélèvement », un goût pour un genre particulier (« Les fictions, j'adore ça », « Je suis un boulimique des séries ») ou pour des « moments étonnants », des « pépites ». Et cette bienveillance sélective pour la télévision permet non pas une réhabilitation, mais une appréciation nuancée des conditions d'exercice du métier. La remarque sur la diversité revient fréquemment dans des formulations différentes : « C'est assez éclectique, on fait de tout » ; « La télévision, c'est tellement vaste... il y a toujours des nouveautés » ; « c'est une rubrique où on touche à tout » ; « L'avantage des pages "télé" [...], c'est qu'on touche à tout, c'est qu'on peut parler de tout, on peut parler d'une certaine façon de politique ». De fait, les activités des journalistes sont loin de se limiter au seul visionnage de cassettes ou DVD (au journal ou chez eux) et tendent – par l'assistance aux conférences de presse, aux conférences de rédaction pour les

²⁰ P. de Boishue, *Le Figaro*.

responsables de rubrique, les reportages sur les tournages, les interviews de comédiens, animateurs, producteurs, responsables des chaînes... , voire de spécialistes des médias – à les rapprocher des journalistes généralistes. Quant à l'autonomie vis-à-vis de la hiérarchie, permise par une rubrique peu stratégique, elle est rarement explicitée dans les termes crus de ce journaliste (« Par rapport à la rédaction en chef, ils ont l'impression que c'est une rubrique qui a moins d'enjeu alors tu peux faire passer des trucs assez énormes »), mais souvent évoquée

Une deuxième qualité de la rubrique « Télévision », décrite par certains comme un « placard doré », atteste, elle aussi, de l'ambivalence d'une position, qui peut offrir à son détenteur, la liberté de ton de l'éditorial et le confort d'une actualité rarement brûlante. Cette qualité est surtout relevée par des journalistes qui occupent une place à part, valorisante, au sein de la rubrique et plus largement au sein du journal : les chroniqueurs qui, analysant les conditions de leur activité, disent aussi les conditions (les capitaux) nécessaires pour rester un critique de télévision « distingué », voire devenir un « intellectuel de médias », « quelqu'un dont la position symbolique repose essentiellement sur sa reconnaissance par ces derniers » (Riutort, 2005 : 30), et qui est à même de brouiller les frontières et les hiérarchies entre des univers séparés, intellectuel, journalistique, artistique. Ainsi les chroniqueurs insistent-ils sur la grande liberté (de sélection, d'angle, de ton) qui leur est reconnue. Les deux « éditorialistes-chroniqueurs » de notre échantillon (*Le Monde* et *La Croix*) présentent, en termes de parcours et de statut, des propriétés communes : tous les deux occupent ce poste après un long et riche parcours au sein de leur journal respectif²¹. L'un et l'autre pointent la singularité de leur statut : « Un chroniqueur, c'est quelqu'un de très indépendant, normalement on est rattaché au directeur de la rédaction. J'ai le titre d'éditorialiste-chroniqueur. Non, je ne suis pas dans un service, non », insiste l'un ; « Je n'appartiens pas au service "Culture", je suis un peu hors-cadre », affirme l'autre. L'un et l'autre se félicitent de l'indépendance qu'ils doivent à ce statut à part, mais aussi, semble-t-il, à cette rubrique éclectique. Dominique Dhombres, qui s'est laissé convaincre par son prédécesseur que « c'était rigolo de faire ça », s'inquiétait cependant du risque d'être cantonné à « Michel Drucker » et « l'élection de Miss France » ; l'actualité, et notamment le 11-Septembre, lui donnent l'occasion de s'approprier et de définir les contours de sa chronique : « J'ai décidé assez vite qu'au

²¹ D. Dhombres est normalien, philosophe de formation ; il a effectué la plus grande partie de sa carrière (30 ans) au *Monde*, au service « Étranger », aussi bien au desk que comme correspondant à l'étranger, puis en tant qu'éditorialiste, chargé des questions intellectuelles. Il occupe le poste d'« éditorialiste-chroniqueur » depuis 2001. P.-Y. Le Priol est diplômé de l'ESJ de Lille, a fait toute sa carrière à *La Croix* (25 ans), en tant que grand reporter puis directeur d'un service. Il occupe le poste de « chroniqueur » depuis 1999.

fond je parlerais de ce que je voulais... , de ce qui m'intéressait donc ». Et il précise : « Je n'ai jamais soumis un seul sujet à qui que ce soit [...], en 5 ans, pas une seule fois, on m'a dit tu ne devrais pas faire ça, pas une seule fois on m'a dit il faut faire ça ». Le chroniqueur de *La Croix* ne dit pas autre chose, qui affirme : « Cet espace de chronique m'autorise des écarts de liberté », et répète combien cet « espace décalé » a satisfait son « envie de liberté », d'une « expression plus personnelle, son « appétit de carte blanche pour écrire ».

Conclusion

Affranchis des contraintes journalistiques comme des programmes, les journalistes trouvent dans la télévision l'occasion d'intervenir en intellectuel sur tout, et sur tout autre chose que la télévision : exprimer une subjectivité et renouer avec la forme traditionnelle de la critique d'art. On voit alors les « différentes manières d'exister hors champ » (Poliak, 2006 : 221), et on comprend combien la figure du cinéaste ou du cinéophile « frustré » n'est qu'une des manières, pas la plus fréquente, de vivre cette situation.

Références

- Béra M., 2003, « Critique d'art et / ou promotion culturelle », *Réseaux*, 117, pp. 153-187.
- Boullier D., 1988, « Les styles de relation à la télévision », *Réseaux*, 32, pp.7-44.
- Bourdieu P., 1993, « L'espace des points de vue », pp.13-17, in : Bourdieu P., dir., *La misère du monde*, Paris, Éd. Le Seuil.
- Bourdon J., 2003, « La critique impossible ? Positions du journalisme de télévision en France », pp.25-46, in : Bourdon J., Frodon J.-M., dirs, *L'œil critique. Le journaliste critique de télévision*, Paris/Bruxelles, INA/De Boeck.
- Chupin I., Nollet J., 2006, « Jalons pour une sociologie historique des interdépendances du journalisme à d'autres univers sociaux », pp. 15-36, in : Chupin I., Nollet J., dirs, *Journalisme et dépendances*, Paris, Éd. L'Harmattan,
- Collovald A., 1988, « Identités stratégiques », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 73, pp. 82-93.
- Dakhia J., 2006, « La presse de programmes en France », *Le Débat*, 139, pp. 122-134.
- Daney S., 1992, « Adieu à la télévision », pp. 81-86, repris in : Bourdon J., Frodon J.-M., 2003, dirs, *L'œil critique. Le journaliste critique de télévision*, Paris/Bruxelles, INA/De Boeck.
- Devillard V. et al. , 2001, *Les journalistes français à l'aube de l'an 2000. Profils et parcours*, Paris, Éd. Panthéon-Assas.

La télévision et ses critiques. Un journalisme en « simili » ?

Hubé N., Kaciab N., 2006, « Les pages " Société" ou les pages "Politique" en creux. Retour sur des conflits de bon voisinage », pp. 189-212, in : Chupin I., Nollet J., dirs, *Journalisme et dépendances*, Paris, Éd. L'Harmattan.

Lemieux C., 2000, *Mauvaise presse. Une sociologie compréhensive du travail journalistique et de ses critiques*, Paris, Métailié.

Lévêque S., 2004, « Analyser la profession journalistique "par le bas". La professionnalisation journalistique à l'épreuve de la sociologie interactionniste des professions », pp. 15-27, in : Legavre J.-B., dir, *La presse écrite, un objet délaissé ? Regards sur la presse écrite française*, Paris, Éd. L'Harmattan.

Marchetti D., 2002, « Les sous-champs spécialisés du journalisme », *Réseaux*, 111, pp. 21-55.

Mauriac Fr., 1963, « Les hasards de la fourchette », *Le Figaro littéraire*, 27 nov., pp. 91-92, in : Bourdon J., Frodon J.-M., dirs, *L'œil critique. Le journaliste critique de télévision*, Paris/Bruxelles, INA/De Boeck, 2003.

Neveu É., 2001, *Sociologie du journalisme*, Paris, Éd. La Découverte.

Poliak C., 2006, *Aux frontières du champ littéraire. Sociologie des écrivains amateurs*, Paris, Éd. Economica.

Riutort P., 2005, « Genèse et évolution d'une catégorie floue », pp. 27-36, in : Buxton D., James F., dirs, *Les intellectuels de médias en France*, Paris, Éd. L'Harmattan.

Ruellan D., 2001, « Socialisation des journalistes entrant dans la profession », *Quaderni*, 45, pp. 137-152.

Ungaro J., 2001, « La critique improbable ? », *Médiamorphoses*, 1, pp. 17-21.

